

Les crépuscules des deux



L'ÎLE

PEINTURE

CLAIRE TABOURET

100, BOULEVARD
DU MONTPARNASSE

LIVRE

ANNE GOROUBEN

Elle s'appelle Claire Tabouret. Elle a 30 ans. Elle peint. Elle filme aussi, parfois, des paysages dont elle reprend des images dans ses tableaux. Ici encore la photographie est mauvaise conseillère ; elle tétanise le trait que la peinture tente ensuite, tant bien que mal, de ranimer. Fort heureusement, Claire Tabouret a la bonne idée de ne peindre que des paysages au crépuscule ou des nocturnes aux lumières lunaires. Ce genre de clair-obscur s'accommode très bien de la fixité. Dans *A l'ombre des jeunes filles en fleurs*, Swann remarque avec justesse que « *le clair de lune empêche les feuilles de bouger* » - Proust ne parle alors pas de peinture mais de musique, de l'effet produit par la fameuse « *petite phrase* » de la sonate de Vinteuil que Swann compare au « *bois de Boulogne tombé en catalepsie* ».

Dans la nouvelle série de peintures de Claire Tabouret, c'est l'eau qui paraît frappée de catalepsie. On devine - ou on se raconte - qu'il y a eu une catastrophe, que l'eau a soudainement monté et envahi la terre, pas un déluge mais un cataclysme, un ouragan, Katrina détruisant la Nouvelle-Orléans ou quelque chose comme ça. Puis le vent s'est tu. L'eau a cessé de monter. Le pays est devenu un lac immobile. On imagine le silence. La barque sur laquelle des hommes se sont réfugiés paraît elle-même

inerte. Plus rien ne bouge ; les corps se sont tassés ; un engourdissement semble avoir saisi le monde. Les couleurs sont en grisailles, un peu ternies, parfois rehaussées d'un jaune pâle - *Les Solitaires*, 2011, où le dessin légèrement abstrait, plus schématique, et quelques transparences rappellent l'œuvre de Marc Desgrandchamps. Claire Tabouret réserve les teintes plus vives, parfois acides, à la série des Maisons inondées, des petits formats évoquant, eux, certaines maisons peintes par Edward Hopper - mais peut-être est-ce l'architecture américaine qui crée cette proximité ?

Elle s'appelle Anne Gorouben. Elle a 52 ans. Elle dessine. Elle peint aussi, mais il s'agit ici de dessins et de littérature. Elle dit ne s'être inspirée qu'une seule fois d'une photographie : il lui fallait décrire la rue de Rennes à Paris bombardée pendant la Seconde Guerre mondiale et elle a utilisé une image de Beyrouth. Sinon, elle imagine. Elle reconstitue le passé : l'histoire de son père, jeune enfant juif parisien durant l'Occupation, de ses

grands-parents immigrés venant de Pologne et d'Ukraine, de ceux qui sont restés cachés par des Justes, de ceux qui sont partis, des rares qui sont revenus et de la souffrance qu'ils portent depuis. Lorsqu'il a vu ses dessins, le père d'Anne Gorouben a pleuré. « *C'était comme ça* », a-t-il dit.

Ce sont des dessins à la mine de plomb, sombres, eux aussi baignés par une lumière nocturne, très légèrement flous comme si on avait affaire à des souvenirs fragiles, fugaces, incertains. Anne Gorouben raconte ce qu'on lui a raconté, ce qu'on lui a longtemps caché. Elle dit son propre malaise face à son identité juive que ses parents voulaient sinon cacher, du moins taire. Elle écrit et dessine cette quête avec une simplicité remarquable et bouleversante. Et c'est peut-être cela qui manque encore à Claire Tabouret - mais elle est jeune -, cette part intime insufflant à toute œuvre un supplément de vie.

« L'Île », jusqu'au 18 fév., galerie Isabelle Gounod, Paris 3^e. Tél. : 01-48-04-04-80

100, boulevard du Montparnasse, éd. Les Cahiers Dessinés, 124 p., 18 €.



"MAISON INONDÉE 10", CLAIRE TABOURET, 2011.